

London, Kurt (Ed.), *The Soviet Union in World Politics*, Boudler (Col.), Westview Press, 1980, 394 p.

Paul Pilisi

Volume 12, numéro 2, 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701219ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701219ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pilisi, P. (1981). Compte rendu de [London, Kurt (Ed.), *The Soviet Union in World Politics*, Boudler (Col.), Westview Press, 1980, 394 p.] *Études internationales*, 12(2), 424–427. <https://doi.org/10.7202/701219ar>

politique de défense des deux nations, par rapport à l'autre, et du degré d'hostilité potentielle qui caractérise la scène internationale à leur périphérie. Le dernier chapitre porte principalement sur l'historique de la phase contemporaine de l'entente américano-japonaise, c'est-à-dire sur les relations entretenues par les administrations du président Jimmy Carter et du premier-ministre japonais Ohira Masayoshi.

La principale critique de cette recension consiste à dire que la présentation, par le docteur Shiels, de la politique étrangère japonaise à la veille de la seconde guerre mondiale, dans le troisième chapitre, est malheureusement inadéquate. La décision de l'auteur d'attribuer à la partie japonaise l'entière responsabilité de la guerre est profondément injuste, si l'on considère les connaissances d'ores et déjà acquises par les historiens sur ce tragique événement. En fait, lorsqu'on s'arrête pour considérer le nombre herculéen de preuves suggérant clairement que le conflit américano-japonais était quelque chose d'infiniment plus complexe qu'une simple opposition entre un bon et un méchant, il semble incroyable que Shiels puisse même proposer de souscrire à son indigeste argument intellectuel.

Exception faite de cette erreur majeure, Shiels a écrit un livre intéressant. L'ensemble de celui-ci, en ce qui concerne les relations américano-japonaises après la Deuxième Guerre mondiale, constitue une analyse à la fois détaillée et pénétrante de leurs rapports. Ses conclusions, même souvent discutables, sont étoffées par des arguments précis et retiennent l'attention à travers la majeure partie de l'étude. Ses comparaisons des comportements américains et japonais, dans les processus de négociation, sont particulièrement remarquables. De dimensions modestes et rédigé dans un langage clair et simple, sans la pédanterie ou le jargon trop souvent associés à ce type d'études, la monographie du docteur Shiels intéressera les historiens, les politologues et tout autre lecteur. [*Traduit de l'anglais*]

André G. KUCZEWSKI

Département d'histoire
Université Concordia

UNION SOVIÉTIQUE

LONDON, Kurt (Ed.), *The Soviet Union in World Politics*, Boulder (Col.), Westview Press, 1980, 394 p.

Les études contenues dans cet ouvrage collectif ont été sélectionnées, selon l'éditeur, de façon à démontrer les motivations de la politique étrangère soviétique. Les essais analysent la politique étrangère régionale de l'Union soviétique en se référant à son attitude sur la scène internationale.

L'ouvrage se divise en quatre parties. La première est consacrée à la nature de la politique étrangère soviétique. La deuxième partie propose des études de cas de cette politique, appliquée aux différentes régions. La troisième partie porte sur le rôle des forces armées et la quatrième fait l'analyse sommaire des traits caractéristiques de la politique étrangère soviétique.

Dans l'étude intitulée « Totalitarisme en politique étrangère soviétique », L. Schapiro analyse le concept de totalitarisme. À l'origine, ce terme avait été utilisé, entre les deux guerres, pour désigner les trois sociétés à savoir celles de l'Italie sous Mussolini, de l'Allemagne hitlérienne et de l'Union soviétique durant le règne de Staline. Suite à la Deuxième Guerre mondiale, seul le régime totalitaire soviétique restait intact et, en plus, avait accédé au rang de grande puissance mondiale. Le terme de totalitarisme exige donc une redéfinition en fonction de la réalité soviétique. Or l'ère de Breznev ne cesse de renforcer les caractéristiques du totalitarisme en URSS. D'après L. Schapiro, trois facteurs permettent de confirmer la nature totalitaire du régime soviétique. En premier lieu, il s'agit de la concentration du pouvoir effectif entre les mains d'une seule et unique personne. Ensuite, ce caractère totalitaire du régime s'exprime à travers le manque d'indépendance des institutions. Troisièmement, ce totalitarisme se manifeste à travers la volonté de domination du communisme, qui est liée à sa mission historique de changer l'homme et les sociétés. Cette mission n'a jamais été remise en question par aucun leader

depuis la fondation, de l'État soviétique. Seules les méthodes ont changé. Pour appuyer la thèse de la continuité de la politique étrangère soviétique, L. Schapiro compare le texte inédit d'un mémorandum « privé » de Lénine au discours prolongé par Brezniev, en 1972, sur les principes de la coexistence pacifique. Ces principes, tels que définis par le leader soviétique, ne sont que des reformulations logiques de la politique de Lénine.

In essence this view is the logical implementation of Lenin's policy of combining trade and correct diplomatic relations on the one hand with subversion and political warfare on the other. (p. 9).

Pour Von Clausewitz comme pour Lénine, ce dernier ayant été un grand admirateur du premier, la politique étrangère n'est que la continuité de la guerre avec des alternatives similaires. Von Clausewitz et Lénine partageaient la conviction selon laquelle la politique n'est autre chose que la guerre poursuivie par d'autres moyens. Le comportement des grandes puissances, et tout particulièrement celui de l'URSS, avait incité un R. Aron à confirmer la pertinence de la théorie classique en matière des relations internationales, caractérisées par l'absence d'un pouvoir international disposant du monopole légitime de la violence. La politique étrangère soviétique, dialectique en soi, s'est adaptée aux circonstances et aux modifications des relations internationales, sans renoncer à l'objectif ultime qui s'exprime dans le socialisme mondial. Cependant, la politique étrangère soviétique, depuis la Deuxième Guerre mondiale a connu un processus de militarisation. Le maintien d'une armée impressionnante, en temps de paix, sert de support à la réalisation des objectifs de la politique étrangère. Ainsi s'expliqueraient l'installation de missiles soviétiques à Cuba en 1962, l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968, plus tard la politique soviétique en Angola et dans la Corne d'Afrique et en 1979, l'invasion de l'Afghanistan.

Cette politique étrangère, qui se traduit par une « technique diplomatique » pragmatique, est brutalement simple à la lumière de la doctrine léniniste : tout mouvement vers le socialisme est jugé « progressiste », histori-

quement déterminé et irréversible. Par contre, toute contestation à l'intérieur des pays socialistes est considérée comme « réactionnaire », « contre-révolutionnaire », et justifie conséquemment l'intervention armée là où les mesures politiques se révèlent inefficaces. L'invasion de la Hongrie en 1956 et celle de la Tchécoslovaquie en 1968 illustrent fort bien l'intégration de la force armée dans la politique étrangère soviétique.

Si le totalitarisme stalinien a subi des changements au niveau des rapports entre les « différents partis communistes », les implications de ces changements sur la politique étrangère ne doivent pas être surestimés.

Les études subséquentes couvrent, du point de vue géographique, toutes les régions du monde où la politique étrangère soviétique a joué et joue actuellement un rôle, bien que celui-ci varie en importance.

L'essai de H.-L. Watson, auteur de plusieurs ouvrages sur l'Europe de l'Est, retrace les étapes de l'impact de la politique étrangère soviétique dans cette partie du continent européen, depuis la Révolution bolchévique de 1917. L'Europe de l'Est, a été la première région, hormis de la région baltique, sur laquelle l'URSS a établi sa domination après le deuxième conflit mondial. L'essai propose de fournir des éléments de réponse à la question suivante : Quelle fut la spécificité de l'impact soviétique ?

L'URSS imposa d'abord des modifications frontalières aux pays victimes ou alliés de l'Allemagne. Staline introduisit progressivement le contrôle sur les économies nationales. Malgré le retard relatif du contrôle politique par l'intermédiaire des partis communistes respectifs, il existait une réalité décisive : la présence de l'armée soviétique. À partir de 1948, année « tournante » dans les pays de l'Est, l'URSS dominera ces pays à tous les niveaux.

Stalin was not content to dominate the external relations of the East European states ; he insisted on imposing his own totalitarian model on each and every one of them (p. 69).

La spécificité de l'impact soviétique en Europe de l'Est consista dans l'humiliation

nationale. Le totalitarisme a exigé de ces peuples, au-delà d'une soumission active, la glorification du conquérant et la négation des histoires nationales. Cette humiliation cependant a provoqué un sentiment anti-soviétique même chez les peuples qui considéraient la Russie comme le « grand frère ». Les manifestations de ce sentiment anti-soviétique sont les phénomènes qui sont organiquement liés à tout mouvement contestataire est-européen.

La domination soviétique de l'Europe de l'Est a permis à l'URSS de poursuivre une politique étrangère envers l'Europe occidentale dont les objectifs sont demeurés inchangés depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. D'après A.Z. Rubinstein, cette politique étrangère, présentant des éléments de continuité et de changement, vise, au minimum, à préserver l'empire soviétique et, au maximum, à assurer la prédominance politique sur le continent européen.

Cette domination, en assurant une position de force à l'URSS sur le continent européen, a favorisé l'expansion soviétique au Moyen-Orient, suite à la décolonisation. La politique étrangère soviétique dans la mesure où elle vise toujours l'accès aux mers chaudes, s'inscrit dans une ligne de continuité par rapport à la politique tsariste. Mais le principal facteur, susceptible de favoriser l'influence soviétique dans la région du Moyen-Orient, a été lié, d'après G. Golan, à la perception qu'avaient de l'attitude soviétique les États arabes.

The Soviet Union itself was not perceived by the Arab world as an imperialist power... (p. 112).

Cette perception, révisée ensuite substantiellement par plusieurs chefs d'États arabes, a également joué un certain rôle dans plusieurs pays d'Afrique noire où l'Union soviétique a soutenu et soutient encore les mouvements « progressistes », ou de libération nationale. Concernant la politique étrangère soviétique en Afrique, comme dans d'autres régions, l'aspect pragmatique, dans la conduite de cette politique, reste primordial.

Comme souligne W.F. Gutteridge, avec lucidité, le pragmatisme est la règle générale

de la politique soviétique en Afrique. Quel est l'essence de ce pragmatisme ? D'après Lénine, il s'agit de l'analyse concrète d'une situation concrète en fonction d'une situation, ou événements analogues déjà repérés et identifiés comme nécessitant une intervention politique ou militaire. Ce pragmatisme consiste à reconnaître que l'évolution du mouvement dépend, pour une part, de la capacité des pays socialistes à forcer le cours des événements dans le sens de leurs intérêts.

So Soviet strategy in Africa as it has evolved over the last two decades emerges now as strictly pragmatic-based on a « worst case analysis... »

H.C. Hinton, dans l'étude consacrée à l'Extrême-Orient, défend la thèse selon laquelle la sécurité occupe une place dominante dans la politique étrangère soviétique dans cette région. L'analyse chronologique des relations sino-soviétiques est une démonstration de cette thèse. Les considérations pragmatiques similaires, qui se dégagent de l'essai de B.K. Gordon, relatif à l'Asie du Sud-Est, semblent confirmer la thèse évoquée ci-dessus. La formation de l'OTASE et le l'ASEAN aurait ainsi fortement contribué à la conduite d'une politique étrangère soviétique de « sécurité » dans la région.

L'Amérique latine, par sa situation géographique et géo-politique, occupe une place à part dans la politique étrangère soviétique. Durant la décennie 1960, le subcontinent latino-américain, ne représentait qu'un intérêt marginal pour le Kremlin. Le concept du « fatalisme géographique », déterminé par la proximité des États-Unis, a persuadé les leaders soviétiques qu'il était impossible de compter, avec certitude, sur le succès des révolutions dans cette région. Cependant, la Révolution cubaine et sa survivance, grâce au soutien de l'URSS et des pays de l'Est, ont contribué à changer l'attitude soviétique. Ici, comme ailleurs, le pragmatisme, basé sur l'analogie entre une situation concrète et les possibilités probables, a remplacé le concept du « fatalisme géographique » par l'éclairage nouveau que prêtait le phénomène cubain aux chances de succès du « processus révolutionnaire ». Cette vision pragmatique a incité les

dirigeants soviétiques à maintenir et à protéger le régime cubain même si cela devait impliquer des coûts élevés, comprenant le soutien économique substantiel et, à l'extrême, l'assistance militaire. Ce pragmatisme, du point de vue soviétique, a été lié à deux aspects de continuité dans la politique extérieure de l'URSS. Le premier est la perception des mouvements de libération nationales comme l'une des conditions favorables à la « coexistence pacifique ». L'autre est lié au poids stratégique que l'URSS accorde à l'Amérique latine dans la « balance of power policy » entre l'Est et l'Ouest. L'étude de L. Goure et M. Rothenberg est axée sur la perception soviétique de l'Amérique latine en fonction de l'évolution des situations, des acteurs et de la politique étrangère soviétique.

Ch. B. Marshall passe en revue les relations soviéto-américaines et les théories relatives à ces relations. La « théorie de jeux », avec ses préoccupations stratégiques, suppose avant tout la rationalité dans la conduite des acteurs. Il reste à savoir si l'URSS, principale dépositaire d'une idéologie messianique, respecte les règles du jeu basées sur l'hypothétique prévision d'une attitude rationnelle. Il est évident que l'irrationalité politique pouvant être déterminée par une rationalité idéologique appliquée dans l'évaluation des objectifs, échappe à l'appréhension de la théorie de jeux. L'auteur met la philosophie de l'histoire d'Oswald Spengler en rapport avec l'aphorisme de Von Clausewitz. Mais l'essentiel de la philosophie de l'histoire de Spengler, tel qu'exprimé dans *Untergang Des Abendlandes*, s'exprime dans le concept de l'altération des civilisations et des puissances et non seulement dans une identité de vue au niveau de la stratégie.

R.L. Pfaaltzgraff souligne avec insistance l'intégration de l'armée dans la politique étrangère soviétique. La force est devenue progressivement le support de la politique étrangère soviétique et elle y occupe une place considérable.

The military capabilities available to the Soviet Union are not necessarily even to be used militarily in support of Moscow's objectives; they will have served

interests well if they can induce opponents to take policy positions in record with Soviet interests (p. 293).

En d'autres termes, le rôle du pouvoir militaire doit faciliter, soutenir, voire même forcer la réalisation des objectifs de la politique étrangère.

L'ouvrage collectif présente et analyse les manifestations récentes qui sont caractéristiques de la politique extérieure de l'URSS. Le mérite des auteurs consiste essentiellement dans l'analyse des concepts tels qu'on la fait en Union soviétique et non en Occident. Il est évident qu'il est difficile de ne pas tomber dans le piège de certaines répétitions, surtout en ce qui concerne la période de l'entre-deux-guerres ou celle de l'après-guerre. Cependant, ces rappels d'événements largement connus ne sont pas nuisibles à l'ensemble. Le lecteur non averti peut ainsi avoir une idée plus homogène de la politique extérieure soviétique dans les différentes régions. Pour le lecteur averti, ou pour les spécialistes d'aires géographiques diverses, ce livre présente une utilité certaine.

Paul PILISI

Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

SOLZHENITSYN, Aleksandr I. *The Mortal Danger: How Misconceptions About Russia Inperil America*. New York, Harper & Row Publishers, 1980, 71 pages

Les journaux ont parlé de ces conférences récentes de Solzhenitsyn. À lire les journaux et quelques critiques, on se demandait si l'auteur n'était pas un conservateur déclaré misant sur la force de l'Amérique pour soutenir les peuples russes contre le gouvernement de l'Union soviétique tout en affirmant que l'Amérique ne comprenait rien au « danger mortel » qui la guettait. En lisant le petit livre publié par Harper and Row, on trouve confirmation de cette thèse : la politique américaine confond, dit Solzhenitsyn, le gouvernement, le pouvoir en Union soviétique et le peuple russe, l'Amérique croit pouvoir parler de paix avec le gouvernement alors que le pouvoir